



Créé par le syndicat Unef, le Sanatorium de **Saint-Hilaire-du-Touvet**, en Isère, accueille des milliers d'étudiants tuberculeux, à partir de 1933. Ils s'y soignent et y étudient, à l'instar de Madeleine Riffaud, future résistante, ou de Roland Barthes. Un havre disparu.



L'UNIVERSITÉ DES SOMMETS

Par Juliette Bénabent

Page de gauche :
à 1100 mètres
d'altitude,
le sanatorium dans
les années 1930.

■ «La dent de Crolles au-dessus de nos têtes, la chaîne de Belledonne sous nos yeux, une mer de nuages entre nous et la vallée. Nous pensions tous à la mort, mais nous vivions joyeusement. Je n'y ai passé qu'un an, pourtant j'y ai des souvenirs de toute une vie.» C'est encore avec émotion, soixante ans après, qu'Henri Béhar, historien de la littérature, ancien président d'université et biographe d'André Breton, évoque le Sanatorium des étudiants de Saint-Hilaire-du-Touvet (Isère), où il entra à 19 ans, en 1959.

Comme lui, des milliers de jeunes gens purent y poursuivre leurs études tout en luttant contre la tuberculose (qui, en 1930, tuait encore cinquante mille personnes par an en France), et plus tard contre des maladies longues ou des handicaps. Dans ce havre juché à 1 100 mètres au-dessus de Grenoble, créé en 1923 par le syndicat étudiant Unef et ouvert en 1933 après des travaux chaotiques, des générations de jeunes gens ont séjourné une ou plusieurs fois, au gré des rechutes, vivant une vie de maladie mais aussi d'insouciance, de camaraderie et d'éveil culturel. Parmi les pensionnaires, des intellectuels devenus célèbres – Roland Barthes, Max-Pol Fouchet, François Furet –, des résistants – Madeleine Riffaud –, des critiques de cinéma – Louis Seguin, Roger Tailleur, Michel Perez – ou des médecins – Georges Canetti, frère de l'écrivain Elias...

Avec les deux autres sanatoriums installés sur le plateau des Petites Roches, celui des étudiants fut définitivement rasé en 2019, après des années d'abandon. En moins d'un siècle d'une existence foisonnante, il a laissé pour seule trace un grand «pierre» de béton, fait de ses derniers gravats. Le site, point de départ pour des vols en parapente, reste accessible par le funiculaire construit en 1924, pour acheminer les matériaux du chantier.

L'expérience de la tuberculose a durablement marqué ceux qui l'ont traversée, ainsi que l'isolement au «sana»

imposé par la contagiosité, le besoin d'air pur et de nourriture saine. En 1973, Roland Barthes parlait de Saint-Hilaire dans l'émission *Radioscopie*. «J'y ai fait deux expériences : celle de l'amitié [...] et celle de la lecture. Que faire d'autre ? On lit.» Allongés sous d'épaisses couvertures, sur la galerie extérieure ouverte, les étudiants sont forcés à la «cure de silence» pour reposer leurs cordes vocales. Ils écrivent aussi : dès 1934 (et jusqu'en 1949) est éditée leur revue trimestrielle, *Existences* – un pied de nez à la mort qui rôde. Barthes y publie ses premiers textes, dès 1942. En juillet 1944, le jeune philosophe signe une chronique sur *L'Étranger*, d'Albert Camus, où il décèle «un nouveau style, style du silence et silence du style, où la voix de l'artiste [...] est une voix blanche, la seule en accord avec notre détresse irrémédiable». Albert Camus, tuberculeux lui aussi, fit plusieurs visites à Saint-Hilaire – sans toutefois y être soigné – et le même numéro d'*Existences* publie un extrait de *Caligula*.

Sous l'impulsion de son premier directeur, le docteur Daniel Douady, le sana devient vite un vivier intellectuel et culturel. Pour la grande salle de spectacle et de conférences, imaginée dès 1937, Douady passe commande aux peintres Dimitri Varbanesco, Marc Saint-Saëns, Georges Gimel, Maurice Savin, Gabriel Fournier, André Fougéron. Huit toiles autour du thème des arts, de trois mètres par quatre, sont marouflées sur les murs, et un rideau de scène, peint par Roger Bissière, rend hommage à Georges Braque : des œuvres classées monuments historiques en 1999. Dans un coin, trône bientôt un piano à queue Pleyel, offert par Alfred Cortot lors d'un concert. D'illustres invités passent ici : Jean Giono, Albert Camus, Louis Aragon, Paul Éluard ou Vercors... Des artistes en tournée y font étape – Tino Rossi, Fernandel, Maurice Chevalier, Emil

Ci-dessus :
Roland Barthes
à Saint-Hilaire-
du-Touvet,
où il séjournait
de 1942 à 1945.



Guilels – et les séances hebdomadaires de cinéma abritent de nombreux flirts entre filles et garçons, logés dans deux bâtiments séparés. Les étudiants cinéphiles louent des films aux distributeurs grenoblois, comme Henri Béhar. «J'ai programmé dès sa sortie *Hiroshima mon amour*, d'Alain Resnais, qui provoqua des débats enflammés. *Alain Barrière a fait chez nous son premier concert*, et j'ai organisé une conférence de Pierre Mendès France, même si on n'était pas censés parler de politique.» On en parle pourtant beaucoup. À cette période, les débats font rage sur la guerre d'Algérie : «*Fachos contre cocos se retrouvaient dans les bois alentour pour en découdre. L'ambiance était très politique, on savait tous que le sana avait résisté sous l'Occupation...*»

En zone libre jusqu'en novembre 1942, le lieu constituait un refuge idéal. Accès difficile, peur de la contagion : les occupants italiens puis allemands n'y montaient presque jamais. Des Juifs furent cachés parmi les malades, munis de faux certificats de tuberculeux établis par Daniel Douady. À son départ en 1943, son adjoint, juif – le docteur René Cohen – le remplaça clandestinement, protégé par ses »

À LIRE

Les Sanatoriums de Saint-Hilaire-du-Touvet, d'Alan O'Dinam, 2021, édition privée.
On l'appelait Rainer, de Madeleine Riffaud, éd. Julliard, 1994, 242 p., 20,50€.

À VOIR

Les Fantômes du sanatorium, documentaire de Frédéric Goldbronn sur Roland Barthes, 2021, 59 mn. DVD, 10 € par contact@films-cabanes.net



Ci-contre :
bridge sur l'herbe,
à Saint-Hilaire-
du-Touvet,
pendant la guerre.
Ci-dessous : une
chambre d'étudiant,
avec un système
audio permettant
d'écouter les cours
enregistrés
à l'université
de Grenoble.

» collègues. Des étudiants affiliés au parti communiste, futurs résistants, se rencontrèrent à Saint-Hilaire, telle Madeleine Riffaud, soignée en 1941, qui survivra en 1944 aux geôles parisiennes de la Gestapo. Plusieurs ouvrages mentionnent des caches d'armes et une imprimerie clandestine, au sous-sol... «*On n'a pas de preuve de ces éléments*, nuance l'historien Philippe Barrière, membre du service éducatif du musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère. *Mais il régnait indéniablement au sana une hostilité à Vichy et à l'occupant, et une forme de "résistance à bas bruit", faite de gestes quotidiens très risqués, comme les faux certificats. Un terreau qui a sans doute favorisé de futurs passages à l'acte.* »

Le quotidien est avant tout rythmé par les soins et le travail puisque c'est le concept pionnier de Saint-Hilaire : bien que malade, on étudie. Ce modèle s'est décliné et aujourd'hui, la Fondation Santé des étudiants de France, créée par l'Unef pour gérer le sanatorium, compte treize établissements de soins-études dans toute la France. À Saint-Hilaire, des étudiants valides enregistraient les cours à l'université de Grenoble, diffusés ensuite par la radio du sana : chacun dans sa chambre, coiffé d'un casque, choisissait sa discipline en audio, «*une main immobilisée par la perfusion, l'autre prenant des notes*», raconte Henri Béhar. «*C'était bien fichu : même malade, j'ai été reçu à mon année préparatoire du premier coup.* »

L'autre joyau du lieu, c'est sa bibliothèque, ouverte dès 1934 grâce à l'appel aux dons de livres lancé par Daniel Douady. Installée sous les combles, toute lambrissée de bois et ouvrant sur



une terrasse en demi-cercle avec vue imprenable sur le massif, elle compte rapidement des milliers d'ouvrages de médecine, droit, sciences, littérature. Et des centaines de quotidiens et de revues, reliées de cuir par des étudiants. Roland Barthes en fut le bibliothécaire bénévole et y lut tout Jules Michelet ; Madeleine Riffaud y découvrit le poète autrichien Rilke, dont elle choisira le prénom, Rainer, comme pseudo de résistante. Les visiteurs célèbres y laissent leurs ouvrages, souvent signés ;

plus tard des chercheurs viennent y travailler. «*On pensait au monastère du Nom de la Rose, se souvient l'historienne Emmanuelle Loyer, venue en 2005 préparer une émission de radio*. *Un lieu hors du temps peuplé de papier, de bruits de pas feutrés et du bois qui grince.* » Plus de cinquante mille livres finirent par occuper les rayonnages en double épi, dont certains ouvrages rares, originaux ou délicats.

Les plus précieux – et toute la revue *Existences* – décorent aujourd'hui la salle de réunion de la Fondation Santé des étudiants de France, près du parc Montsouris à Paris. Quand la fermeture du sanatorium a été décidée, en 2008, pour risques d'avalanche, des milliers de ses livres ont été distribués au personnel ou donnés dans une grande braderie, les derniers abandonnés sur place. L'ex-directeur de la Fondation, Gérard Pinson, en est resté amer. «*Aucune bibliothèque n'en voulait, comme aucun musée ne voulait des grands tableaux ou du piano d'Alfred Cortot. C'est une grande frustration de n'avoir pu sauver les vestiges de ce site hors du commun où vécurent jusqu'à trois cents étudiants, soit près d'un pour cent des étudiants de France des années 1940-1950!* » Les huit toiles et le rideau de scène, démontés à la hâte, dorment dans un entrepôt – il fut question de les exposer au musée de l'île Seguin, qui n'a jamais ouvert. Les deux tableaux de Georges Gimel devraient être exposés dans un château de Haute-Savoie en cours de restauration par les fils du peintre, qui ont aussi récupéré le piano de Cortot et cherchent des fonds pour le restaurer. Quant aux vestiges de la bibliothèque, ils sont partis en fumée lors d'un incendie en 2012, avant que les bulldozers ne finissent par démolir l'intégralité de ce site exceptionnel : opération achevée en 2019. «*La mémoire a foutu le camp*, résume Henri Béhar, 81 ans aujourd'hui. *Mon séjour à Saint-Hilaire-du-Touvet reste une des périodes les plus riches de ma vie. J'y ai connu la passion du cinéma et des livres, la camaraderie et la solidarité, la réussite scolaire et la guérison.* » Quand, en 2010, une petite cérémonie a réuni quelques anciens au sanatorium, il n'a pourtant pas voulu s'y rendre. «*Je préfère me le rappeler comme un lieu vivant. Une vie d'autant plus intense qu'on y côtoyait la mort.* » ●

1 L'université des neiges, pour *La fabrique de l'Histoire* (France Culture), 18 avril 2006, à réécouter sur le site de l'INA.